

Note de recherche

En hommage à René Ribes : le site archaïque de Sainte-Thècle

Research Note

A Tribute to René Ribes: The Archaic Site of Sainte-Thècle

Norman Clermont

Volume 34, Number 1, 2004

Présences autochtones de l'âge glaciaire à aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082400ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082400ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Clermont, N. (2004). Note de recherche : en hommage à René Ribes : le site archaïque de Sainte-Thècle. *Recherches amérindiennes au Québec*, 34(1), 87–92.
<https://doi.org/10.7202/1082400ar>

Article abstract

René Ribes (1920-1983) was a pioneer in archaeology in Québec. His important contributions were as site prospector, experimenter, promoter and organiser of archaeology in the Mauricie region. This article wishes to pay homage to him in presenting a modest but indicative collection that he had assembled at Sainte-Thècle more than twenty-five years ago.



Note de recherche En hommage à René Ribes : Le site archaïque de Sainte-Thècle

**Norman
Clermont**

Département
d'anthropologie,
Université de
Montréal,
Montréal

IL FAUDRAIT UN JOUR se pencher sérieusement sur la période 1958-1966 quand, dans les élans de la Révolution tranquille, le Québec a décidé non seulement de s'ouvrir au monde et de foncer mais aussi de revoir complètement les dossiers fondateurs de ses représentations. Il y avait alors de la place pour tout le monde. Pour les iconoclastes bruyants, les pourfendeurs de clichés, les chercheurs de vérité, les révisionnistes critiques, les décapiteurs d'autorité, les dénicheurs de sensations proscrites ou les créateurs de nouvelles utopies.

Personnellement mal à l'aise avec Adam et Ève, j'avais décidé de revoir le dossier explosif et localement tabou de l'hominisation et d'enquêter sur nos origines, sur l'apparition des espèces et sur le long buissonnement de la vie. À ce moment-là, les Amérindiens ne m'intéressaient encore que de façon anecdotique et, dans le buffet de ma gourmandise, les dix derniers millénaires ne représentaient qu'un hors-d'œuvre, qu'un univers analogique par rapport à celui des chasseurs-artistes de Lascaux, des Néandertaliens, des Pithécanthropes et des Australopithèques. J'avais simplement décidé de tourner la page sur notre mythologie génésiaque collective mais, pendant ce temps, d'autres cherchaient à dépoussiérer le dossier amérindien et le ménage s'imposait.

En effet, les seuls Amérindiens que l'on avait appris à l'école étaient des anciens mangeurs de Brébeuf, des obstacles au développement de la Nouvelle-France, des tentations libertines ou des groupes perdus errant dans les pessières.

Dans nos jeux enfantins on voulait être Cow-boys, pas Indiens mais, devenus plus grands, on voulut savoir ce qu'il y avait derrière ces images reçues et ces stéréotypes. On y trouva principalement deux choses : un refus bien ancré de penser la différence amérindienne comme de la normalité et une volonté de se créer une histoire « nationale » héroïque. C'était alors devenu inacceptable. Il fallait donc renouveler complètement les fondements de nos représentations.

Dans ces efforts de renouvellement, il y avait la voie ouverte par Barbeau, Desrosiers, Speck, Rogers, Rousseau, etc., qui invitait les gens à la relecture sérieuse des documents, ou à de nouvelles observations directes du monde amérindien. Il y avait aussi la voie annoncée par les travaux archéologiques de Wintemberg, Beaugrand-Champagne, Burger, Taylor, suggérant que cet univers culturel s'inscrivait dans la profondeur de millénaires encore inconnus mais non inconnissables.

C'est dans cette dernière voie qu'on rencontre, entre 1958 et 1966, une petite cohorte de chercheurs volontaires, enthousiastes, extrêmement actifs, sans formation académique particulière, mobilisés par une même curiosité de savoir et par une même volonté de documenter l'occupation pré-européenne du territoire. Ces enquêteurs amateurs, parfois isolés, parfois réunis en sociétés locales, parfois appuyés par certaines institutions, étaient plus nombreux qu'on le pense couramment. Il y avait des anglophones comme Clyde Kennedy, James Pendergast, Thomas Lee, Gordon

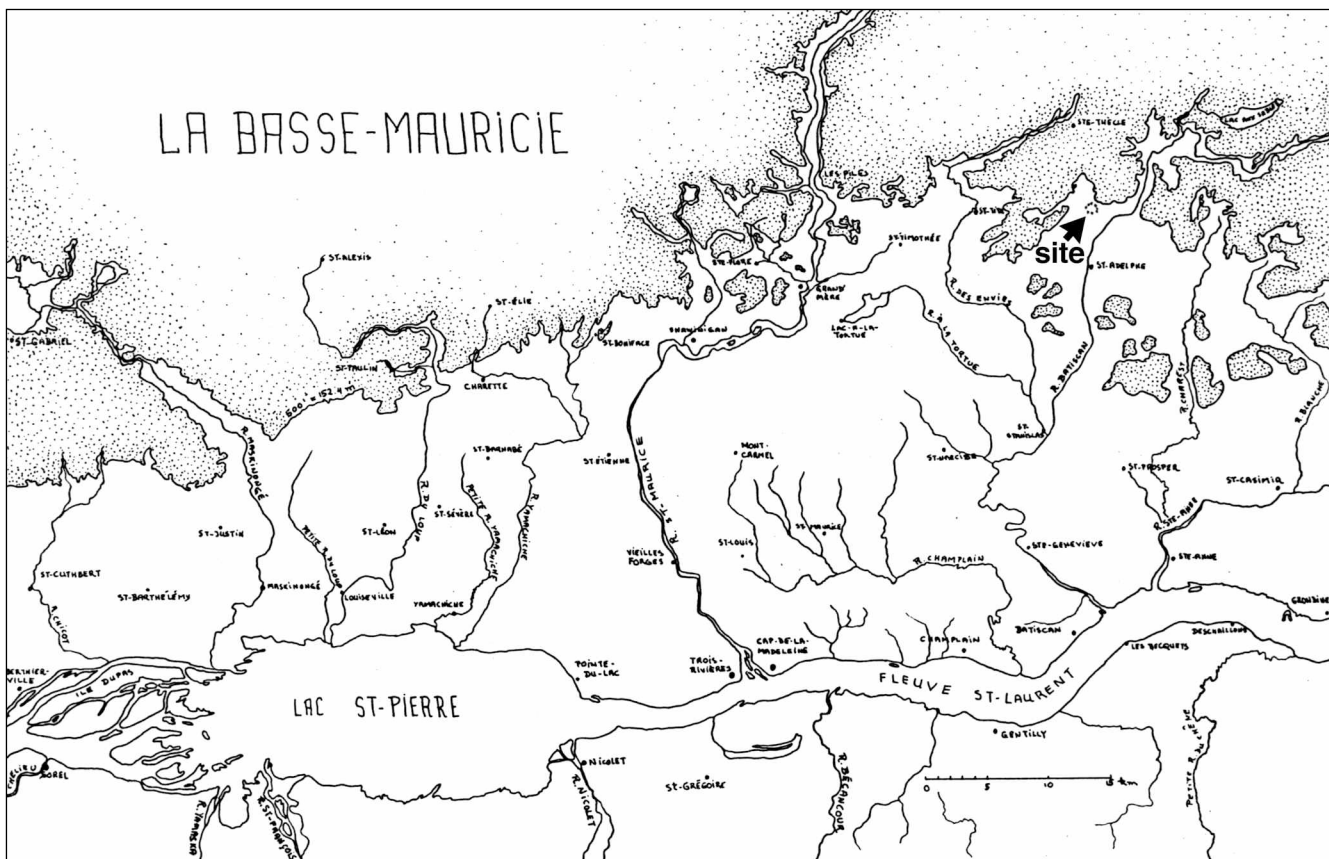


Figure 1

La Basse-Mauricie, entre le fleuve et les reliefs laurentidiens (> 500 pieds : >152,4 m), a été complètement inondée par les eaux de la mer Champlain mais, il y a 5000 ans, elle était déjà complètement dégagée puisque plusieurs sites de cette époque ont été trouvés sous la cote de 100 pieds. Le site archéologique CeFc-1 se trouve dans les alluvions, entre 450 et 500 pieds, à environ 45 km de l'embouchure de la rivière Batiscan.

Lowther et des francophones comme Michel Gaumond, Albert Gérin-Lajoie, René Levesque, Joseph Bérubé, Robert Simard, J.-Henri Fortin, Roland Provost, Jacques Béland et quelques autres. Dans la région de Trois-Rivières, il y avait surtout Gilles Boulet, René Ribes, Michel Duval et des occasionnels.

Il est vrai que cette période d'agitation archéologique s'est déroulée de manière un peu anarchique, sans réglementation, avec peu de moyens, parfois dans une atmosphère de rivalités, de ragots et de médisances, mais elle correspond à une parenthèse initiatique qui a été injustement dénigrée et marginalisée par le premier mouvement de professionnalisation disciplinaire apparu entre 1965 et 1970 et qui prendra pratiquement toute la place au cours de la décennie suivante (Martijn 1998).

Quand j'ai commencé à m'intéresser sérieusement à l'archéologie préhistorienne québécoise, à l'automne 1971, la communauté avait déjà fait une croix sur ce premier chapitre de son histoire, et toute l'énergie était désormais braquée sur le présent et vers l'avenir. C'est plus tard que j'ai compris qu'il n'y avait pas eu que de l'ivraie dans la récolte des pionniers. Au contraire. Et parmi les collaborateurs les plus significatifs de cette époque, il faut sans doute retenir le nom de René Ribes.

Entre son association productive avec Gilles Boulet dans les années soixante et soixante-dix et son association décevante avec le musée des Arts et Traditions populaires à la fin des années quatre-vingt-dix, Ribes aura été, pendant une

quarantaine d'années, un prospecteur précieux et un animateur motivé de l'archéologie québécoise – plus spécialement de la préhistoire mauricienne. Ses principales contributions auront été de présenter un premier tableau significatif de la présence amérindienne en Mauricie avant l'arrivée des Français (découverte d'un très grand nombre de sites), d'y avoir créé un centre dynamique d'initiation populaire à l'archéologie (premier musée, première revue : *Cahiers d'archéologie québécoise*) et d'avoir généreusement favorisé l'analyse de ses collections par les chercheurs académiques (Marois : le site Beaumier ; Côté : le site Hamel ; Clermont et Chapdelaine : le site Bourassa).

Sans l'énergie de René Ribes, la Mauricie serait sans doute encore un espace gênant de silence dans notre banque des connaissances. Tout en saluant ses investissements et sa productivité, j'en profite aussi pour présenter à ce vieux camarade cette courte note de recherche à propos d'une collection qu'il m'avait jadis présentée mais que je n'avais pas eu le temps d'étudier.

L'ARCHAÏQUE EN MAURICIE

René Ribes fut le premier à présenter la collection que Sigismond Hertel avait remise à la communauté du collège Marie de l'Incarnation, certaines pièces portant l'inscription : « trouvées en creusant la terre à Bécancour en 1700 » (Ribes 1966). À première vue, c'est une collection qui semble composite mais elle contient des gouges, des pointes d'ardoise polie

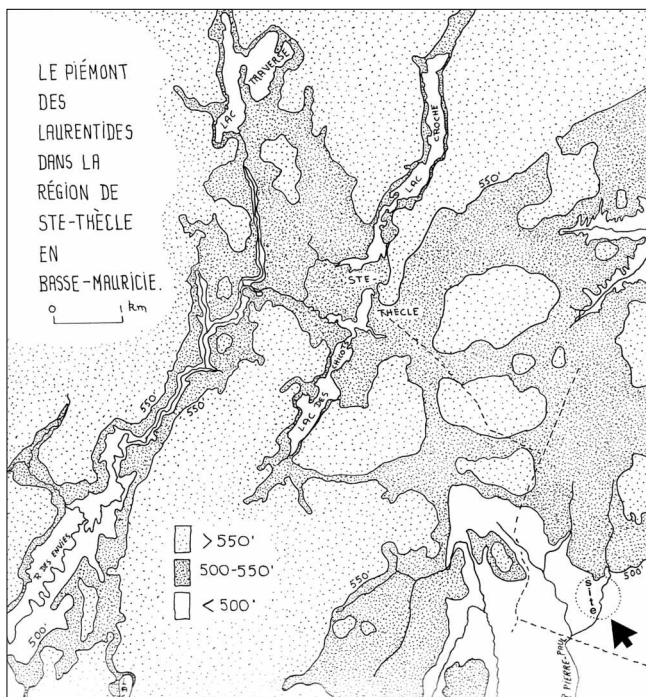


Figure 2

Les multiples embranchements de la rivière des Envies et de la rivière Pierre-Paul se déversent ultimement dans la rivière Batiscan. Elles prennent leurs sources dans les premiers vallonnements laurentidiens. C'est une région riche en opportunités de chasse et de pêche. Il y a aussi, dans les limites de la zone productive du site, une source d'eau fraîche.

et des armatures de projectile typologiquement archaïques. Certaines de ces pièces lui rappelaient d'ailleurs divers objets qu'il avait récemment trouvés à Red Mill et publiés en 1964 (Ribes 1964). Par la suite, d'autres indices allaient être enregistrés (Marois et Ribes 1975) et il devint alors évident que la région avait été occupée, de part et d'autre du Saint-Laurent, par des groupes de l'Archaïque laurentien.

L'Archaïque laurentien est un chapitre culturel important dans la paléohistoire de l'appropriation amérindienne du Québec méridional. Ordinairement, on considère que ce chapitre va durer environ deux millénaires, entre 6000 et 4000 ans avant aujourd'hui. En réalité, ce sont des dates floues et surtout suggestives, circonscrivant vaguement dans le temps des manifestations culturelles dont la distinction n'est pas toujours très nette non plus dans l'espace. Il me semble plus important d'utiliser ce concept pour désigner un vaste réseau interactif, ouvert, marqué en même temps par des affirmations régionales particulières, des contiguités significatives et des flux trans-régionaux incessants. C'est un réseau de groupes chasseurs, nomadisant sur de vastes espaces, s'ajustant à des conditions écologiques, sociales et culturelles en état d'oscillation permanente, définissant leur routine adaptative en fonction des saisons, des opportunités, des traditions et des relations vécues (Clermont, Chapdelaine et Cinq-Mars 2003; Clermont et Chapdelaine 1998).

Pour moi, de l'Atlantique au Manitoba, il n'y avait alors qu'un seul grand tapis culturel à l'intérieur duquel l'individualisation de l'Archaïque laurentien n'est qu'un phénomène de focalisation géographique discriminante, comme celui de

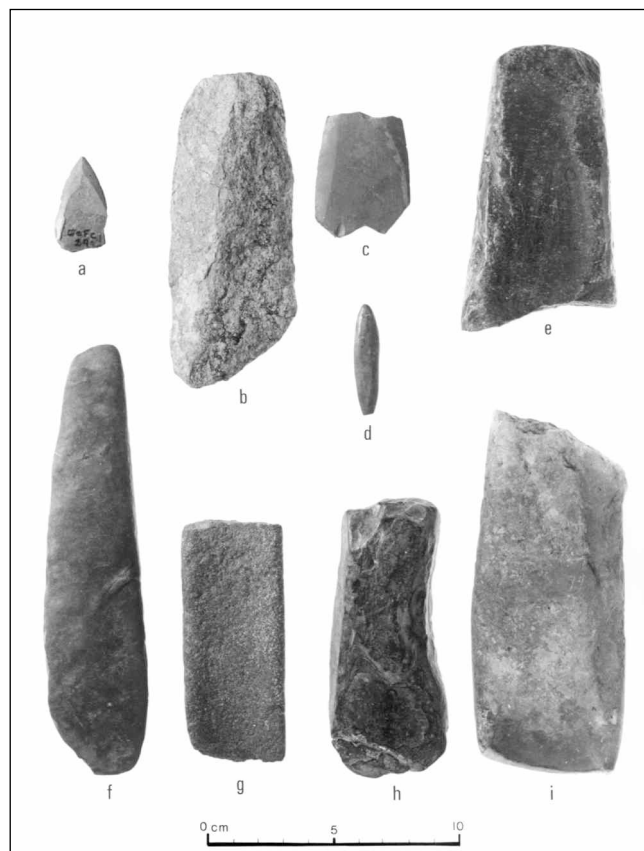


Planche 1

Les objets en pierre polie ou bouchardée : gouges (f, g, i), armatures de projectile (a, c), tranchoirs (b, h), gros fragment mésial de gouge-hache-herminette (e) et objet énigmatique (d)



Planche 2

Petite gouge à main et suggestion d'utilisation

l'Archaïque maritime ou celui d'un Archaïque du cuivre. À cause du silence documentaire enveloppant encore le chapitre antérieur des premières installations (10 000–6000 AA), il est toujours difficile de comprendre adéquatement l'origine, la nature et le dynamisme de cette large strate archaïque laurentienne qui

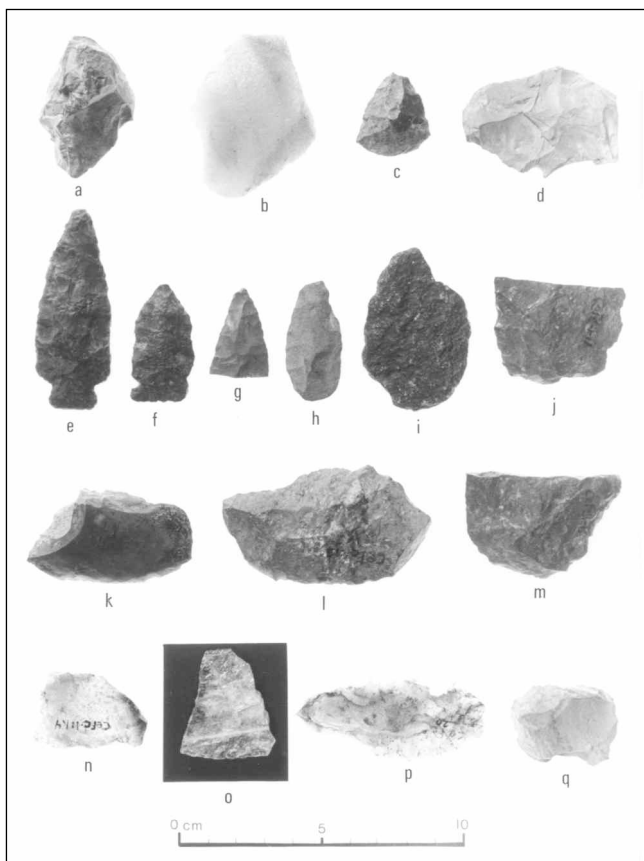


Planche 3
Les objets en pierre taillée : armatures (e, f, g), grattoirs (a, c), racloirs (b, k, l), ébauches (j, m), éclats utilisés (d, o, p, q), bifaces (h, i)

se reproduira dans les érablières pendant quatre-vingts générations. On n'arrive pas aisément à savoir pourquoi ces manifestations semblent si soudainement aussi ubiquistes, aussi caractéristiques typologiquement et aussi soudées évolutivement. On a parfois l'impression qu'elles correspondent à la mise en place d'un univers culturel déjà bien formé, déjà en état de stase, mais on n'arrive pas à répondre aux interrogations primaires : quand ? où ? dans quelles circonstances ? On ne sait même pas si cette impression est une illusion ou le reflet d'une réalité palethnographique.

Ce que Ribes nous a cependant appris, c'est que la Mauricie participait à l'expression générale de cet univers culturel et qu'elle était alors occupée par des groupes signant leur présence avec des traces matérielles encodant des intentions et des apprentissages identifiés partout, du Saguenay à l'Outaouais et de l'Abitibi jusqu'à l'État de New York.

LE SITE TESSIER À SAINTE-THÈCLE

C'est principalement entre 1867 et 1875 que la région de Sainte-Thècle, en amont de Saint-Tite, a été soumise à la colonisation. En 1884, on ouvrit un chemin d'hiver vers Saint-Adelphe, concédant des lots le long du rang Thomas, là où la petite rivière Pierre-Paul prend ses sources avant d'aller se déverser dans la rivière Batiscan. On se trouve alors au 46° 46' 24 "N, dans la zone des vallonnements qui borde les Laurentides (fig. 1).

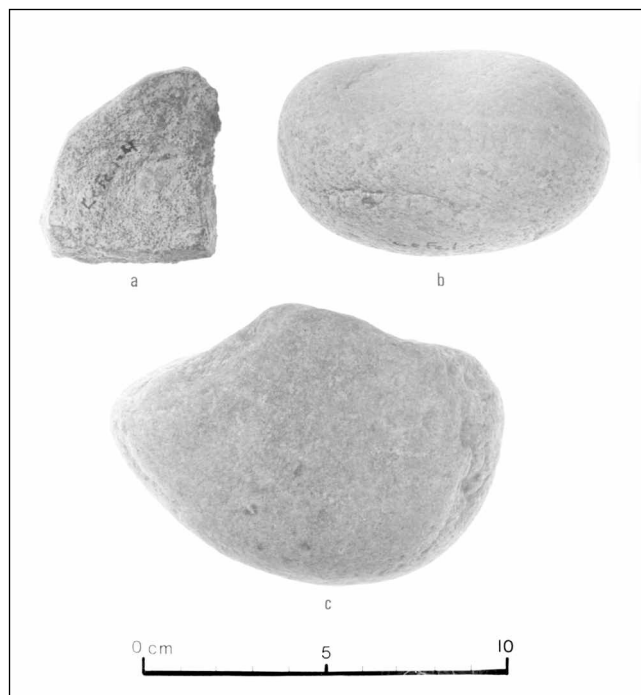


Planche 4
Deux molettes sur galet ayant pu servir de percuteurs et petit bloc fragmenté de sandstone

C'est au printemps de 1976 que Ribes ira prospecter dans la région, entre la Batiscan et le rang Thomas, principalement sur la terrasse de 450 pieds (137 m) et sur les terres labourées d'Émile Tessier, d'Arthur Tessier et de Jean-G. Saint-Amant. Il y enregistre le site CeFc-1 tout en reconnaissant qu'il ne s'agit pas d'un site archéologique « classique » mais plutôt d'un espace (une quinzaine d'hectares) d'éparpillement d'indices matériels, de part et d'autre d'un petit ravin servant de lit à un embranchement de la rivière Pierre-Paul (fig. 2).

La petite collection que Ribes nous a permis d'analyser il y a quelques années comprenait neuf outils en pierre polie ou bouchardée, douze outils en pierre taillée, treize éclats utilisés, trente-neuf éléments de débitage et quatre objets divers pour un total de 77 unités d'étude.

LES OUTILS EN PIERRE POLIE OU BOUCHARDÉE (N = 9 : TAB. 1)

Les indices les plus nets d'une présence des groupes de l'Archaïque laurentien dans la région de Ste-Thècle sont fournis par trois gouges (pl. 1 : f, g, i; pl. 2), deux fragments de pointes en schiste argileux poli (pl. 1 : a, c) et un gros fragment mésial de gouge-hache-herminette (pl. 1 : e). Il y avait aussi deux tranchoirs partiellement polis ou bouchardés (pl. 1 : b, h) et un petit objet complètement et soigneusement poli, à section ovale, mais à fonction indéterminée (pl. 1 : d).

LES OUTILS EN PIERRE TAILLÉE (N = 12 : TAB. 2)

Six de ces douze outils sont en chert et proviennent d'au moins trois sources différentes. Les six autres sont en quartzite gris, en pyroclastique (3), en calcaire et en un matériau non identifié. On y reconnaît deux pointes de projectile (pl. 3 : e, f), et une extrémité distale de ce qui a probablement été aussi une armature de projectile (pl. 3 : g). Il y a également trois racloirs

(pl. 3 : b, k, l), deux grattoirs (pl. 3 : a, c), deux bifaces (pl. 3 : h, i) et deux gros fragments d'ébauches (pl. 3 : m, j) dont l'un a été secondairement retouché et utilisé comme racloir (pl. 3 : m).

Les deux pointes complètes (e, f) et le petit grattoir (c) ont été taillés dans un même chert noirâtre veiné de noir, et les deux fragments d'ébauches (m, j) sont également dans une même variété de roche pyroclastique noirâtre-verdâtre avec inclusions.

Tous ces objets ont déjà été reconnus dans les assemblages de l'Archaique laurentien, et la diversité des matériaux indique une participation à un vaste réseau d'approvisionnement.

LES ÉCLATS UTILISÉS (N = 13 : TAB. 3)

Principalement en quartz hyalin (5), en quartz (1) ou en quartzite (2) d'origine apparemment locale, il y en a aussi en chert (2), en calcédoine (1), en calcaire (1) et en un matériau non identifié (pl. 3 : d, o, p, q). Leurs dimensions sont très variées et les traces d'utilisation aussi, mais toujours sous la forme d'esquilles résultant d'un effort grattant. Ce sont manifestement des outils *ad hoc*.

LE DÉBITAGE ET LES VARIAS (N = 43)

On y a distingué quatorze éclats (10 en quartzite, 2 en quartz, 2 en chert), 24 débris (17 en quartz, 1 en quartzite, 6 ind.) et un morceau de nucléus (chert). Il y avait aussi deux molettes sur galet ayant pu servir de percuteurs (pl. 4 : b, c), un petit bloc fragmenté de sandstone à matrice rubéfiée (pl. 4 : a) et un petit galet plat, peut-être non utilisé.

DERNIÈRES VOLONTÉS

Le site Tessier n'est pas un site spectaculaire et l'émiettement des éléments qui le composent n'assure même pas son homogénéité paléolithographique ou chronologique. Il nous semble cependant possible d'y reconnaître une présence caractéristique de l'Archaique laurentien et un espace d'activités anecdotiques variées, ce qui n'a aujourd'hui rien de surprenant. C'est cependant plus qu'un point sur une carte de distribution. En effet, cette petite récolte dans les labours est aussi une sorte d'invitation à une prospection plus intensive et prometteuse dans un recoin encore très mal connu de la Batisserie préhistorique.

René Ribes aurait souhaité qu'une exploration intensive ait lieu à cet endroit et il aurait voulu pister ces groupes archaïques locaux, saisir les détails de leur adaptation et de leur articulation au grand réseau de l'époque. Les circonstances n'ont pas encore permis la réalisation de ce projet mais il est indiscutable que le bassin hydrographique de la Batisserie pourrait devenir l'espace d'un très beau projet de recherche.

Déjà, au début du siècle, on avait rapporté la découverte de gouges sur le territoire de Batisserie, à quelques kilomètres à l'est de Red Mill (Magnan 1925). Ces quelques fragments discontinus n'attendent donc aujourd'hui qu'à être rattachés à un bloc

Tableau 1

Les outils en pierre polie ou bouchardée (les mesures sont en mm)

IDENTIFICATION	MATÉRIAU	LONG.	LARG.	ÉPAISS.	PHOTO (PL. 1)
Gouge	?	100 (++)	41,0	25,2	g
Gouge	?	140	62,7	26,6	i
Gouge	?	173	41,6	18,2	f
Tranchoir	?	110	48,0	20,1	h
Tranchoir	?	126	54,0	27,0	b
Pointe (fr. mésial)	schiste	—	—	6,7	c
Pointe (ext. distale)	schiste	39 (++)	22 (++)	4,3	a
Fragment mésial	?	104 (++)	61,4 (++)	28,0	e
Objet énigmatique	?	(47,0)	10,7	5,5	d

Tableau 2

Les outils en pierre taillée (les mesures sont en mm)

IDENTIFICATION	MATÉRIAU	LONG.	LARG.	ÉPAISS.	PHOTO (PL. 3)
Pointe	chert	74,0	28,0	8,3	e
Pointe	chert	43,0	23,3	8,1	f
Racloir	quartzite	63,0	47,0	13,7	b
Racloir	chert	59,6	35,4	18,0	k
Racloir	pyroclastique	75,6	43,0	13,4	l
Grattoir	chert	30,5	27,2	9,4	c
Grattoir	chert	52,0	34,0	23,5	a
Biface	?	44 (++)	21,0	8,3	h
Biface	calcaire	60,0	40,0	9,3	i
Ébauche (fragm.)	pyroclastique	—	56,2	12,8	m
Ébauche (fragm.)	pyroclastique	—	47,0	10,5	j

Tableau 3

Les éclats utilisés (les mesures sont en mm)

MATÉRIAU	LONG.	LARG.	ÉPAISS.	PHOTO (PL. 3)
chert	57,0	41,0	6,0	d
chert	39,0	29,0	8,0	q
calcédoine	41,6	30,3	8,5	
?	46,0	22,3	6,5	
calcaire	64,0	53,0	11,6	
quartzite	19,6	14,2	3,7	
quartzite	26,0	20,0	9,0	
quartz	39,7	33,3	6,2	o
quartz	39,0	30,0	13,5	
quartz	34,0	24,0	8,1	
quartz	32,0	27,0	8,3	
quartz	67,0	45,0	15,5	
quartz	70,0	32,3	14,7	p

plus substantiel et plus cohérent de données. Salut René Ribes (1920-2003).

Ouvrages cités

CLERMONT, N., et C. CHAPDELAIN, 1998 : *Île Morrison. Lieu sacré et atelier de l'Archaique dans l'Outaouais*. Paléo-Québec 28. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

CLERMONT, N., C. CHAPDELAINE et J. CINQ-MARS, dir., 2003 : *Île aux allumettes. L'Archaïque supérieur dans l'Outaouais*. Paléo-Québec 30, Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

MAGNAN, H., 1925 : *Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la Province de Québec*. L'Imprimerie d'Arthabaska inc., Arthabaska.

MAROIS, R., et R. RIBES, 1975 : *Indices de manifestations culturelles de l'Archaïque : la région de Trois-Rivières*. Coll. Mercure 41, Musée national de l'homme, Ottawa.

MARTIJN, C.A., 1998 : « Bits and Pieces, Glimpses and Glances: A Retrospect on Prehistoric Research in Québec », in P. J. Smith et D. Mitchell, dir., *Bringing Back the Past: Historical Perspectives on Canadian Archaeology* : 163-190. Mercury Series 158, Canadian Museum of Civilization, Hull.

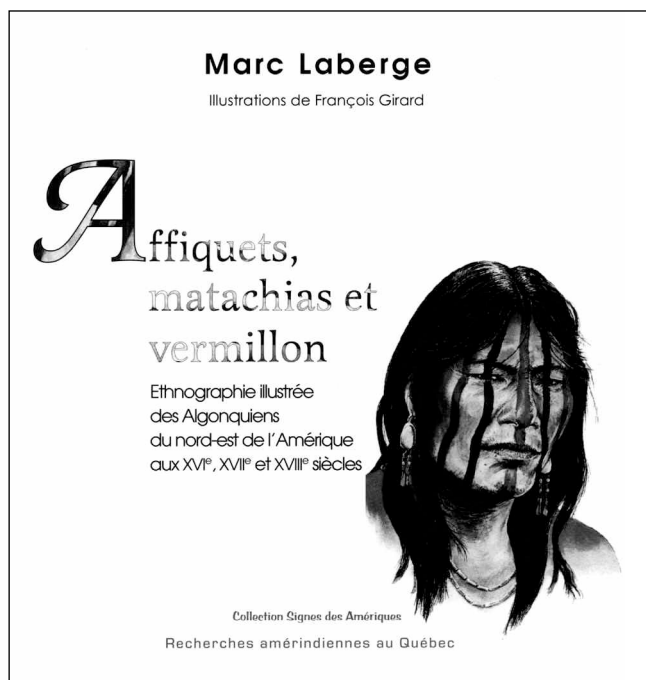
RIBES, R., 1964 : « Les stations archaïques de Red Mill ». *Cahiers d'archéologie québécoise* 1(1) : 1-36.

—, 1966 : « Pièces de la période archaïque trouvées vers 1700 dans la région de Bécancour ». *Cahiers d'archéologie québécoise* 2(1) : 22-34.

Affiquets, matachias et vermillon Ethnographie illustrée des Algonquiens du nord-est de l'Amérique aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

.....
par Marc Laberge

Illustrations de François Girard



À quoi ressemblaient les Algonquiens lorsque Champlain a fondé Québec en 1608 ? Comment étaient-ils vêtus, coiffés, maquillés ? Quels types d'ornements et de décorations portaient-ils ? Comment vivaient-ils ?

Marc Laberge et François Girard ont joint leurs recherches et leurs talents pour répondre à ces questions et tenter de créer une nouvelle iconographie documentée des Algonquiens de la Nouvelle-France.

Un volume de 227 pages contenant plus de 120 illustrations.

Collection « Signes des Amériques », n° 11

30 \$ (tps et frais de port inclus)

Faire parvenir votre commande accompagnée d'un chèque à :

Recherches amérindiennes au Québec
6742 rue Saint-Denis Montréal QC H2S 2S2